

Season Première

Continuer...

Les séries ne sont pas des fictions comme les autres et si l'on continue de s'y intéresser ce n'est ni le fait du hasard, ni l'effet de la mode. Il ne s'agit pas non plus seulement d'un prétexte pédagogique pour « faire passer » la difficulté de certaines théories ou l'abstraction de certains concepts philosophiques. Non, vraiment pas. Les séries télévisées, précisément parce qu'elles sont des séries, ont une forme tout à fait singulière qui recèle un potentiel philosophique unique. Sans entrer dans une étude esthétique détaillée, on peut s'arrêter sur deux points pour le montrer¹. D'abord parce que l'art de la série est un art de la *complexité* et ensuite parce qu'elle est un art de la *continuité*.

Un art de la complexité

La première condition d'une série, c'est de se construire dans le temps. Même si leur nombre peut varier d'une série à l'autre, il n'y a pas de série sans une succession d'épisodes rendant possible un visionnage régulier sur une période donnée : une ou plusieurs saisons. Ce temps dans lequel se déploie la série est en fait le temps dont a besoin la fiction pour développer des intrigues d'une grande complexité. Il permet une véritable construction puis de subtiles évolutions des personnages, là où au cinéma ou au théâtre par exemple, le temps limité de la fable ne permet, le plus souvent, que la mise en scène de types invariants ou susceptibles d'un seul retournement spectaculaire. Dom Juan reste, du début jusqu'à la fin de la pièce, ce « *grand seigneur méchant homme* » que décrit Sganarelle.

1. Une étude précise de la forme des séries télévisées a été faite par Vincent Colonna, dans son excellent livre : *L'Art des séries télé*, Payot, 2010. On peut aussi se reporter sur ce point à Jean-Pierre Esquenazi, *Les Séries télé*, Armand Colin, 2010.

Et *a contrario*, quand Coppola veut faire le portrait d'un parrain de la mafia dans toute sa complexité, il est obligé d'en prendre le temps : 3 films d'environ 3 heures chacun... Dans une série on a toujours le temps de voir le détail, de suivre un personnage sur une hypothèse, puis de le voir renoncer et partir sur une autre piste. Les situations dans lesquelles ils se retrouvent, les choix qu'ils font, les conséquences qu'ils assument ou qu'ils refusent... Tout cela a le temps d'être décrit, de rebondir à plusieurs épisodes d'intervalle au sein d'une même saison et d'être ainsi porté à la réflexion du spectateur. Contrairement à ce que l'on pense trop souvent, la série télévisée n'abrutit pas celui qui la regarde, mais au contraire elle est obligée de faire travailler son spectateur et de maintenir son esprit constamment en éveil, parce qu'elle lui impose une grande variété de situations, de personnages, dans différents arcs narratifs et même parfois à différentes époques, ce qui confère à son récit une densité unique. Dans des registres très différents, des séries comme *Urgences*, *24 heures chrono*, *Lost*, *Prison Break*, *True Blood* ou *Mad Men* reposent sur cet art de la complexité au point qu'au bout de quelques épisodes il devient difficile d'en faire un résumé pertinent et fidèle à l'intention de la série.

Tous ces rebondissements enrichissent peu à peu l'expérience du spectateur et affinent la perception qu'il peut avoir des situations rencontrées. Sur le plan moral par exemple, cela se traduit pour le spectateur par une véritable instruction de son jugement dans la mesure où il a été rendu plus attentif, par la succession des épisodes et par la proximité qu'elle implique avec les personnages, au détail de leur choix, à leurs raisons et à leurs conséquences¹. Non pas que les séries « donnent des leçons de morale », mais elles invitent plutôt le spectateur, après qu'il s'est projeté dans la situation fictive, à un retour sur lui-même pour réfléchir au choix qu'il aurait fait dans cette situation. En cela, les séries, à un plus haut degré encore que les fictions plus limitées dans le temps, instruisent le spectateur en stimulant sa réflexion critique et en affinant sa sensibilité et peuvent,

1. Voir sur ce point l'analyse passionnante de Sandra Laugier dans son article « Les Séries télévisées : éthique du *care* et adresse au public » publié dans la revue *Raison publique*, n° 11, octobre 2009. Voir aussi un peu plus loin le chapitre sur la série *Nurse Jackie*.

finalement, « *le rendre meilleur* » pour reprendre le titre d'un livre du philosophe américain Stanley Cavell¹.

Un art de la continuité

Il n'y a pas de série sans répétition. La série, quel que soit son genre – formule ou feuilleton –, implique une récurrence des personnages, des situations voire parfois de la forme même de l'épisode ou de la saison. Quand on regarde *Dr House*, on s'aperçoit rapidement que chaque épisode est construit sur la même structure narrative tandis que dans une série comme *Mad Men* c'est moins la structure narrative qui importe que la récurrence des personnages. C'est cette répétition qui inscrit les personnages dans une grande familiarité avec le spectateur. Au bout de plusieurs saisons, on a accumulé une mine d'informations sur chaque personnage et sur le détail de sa vie. En se répétant, la série donne accès à l'ordinaire de la vie des personnages, à ce quotidien décrit par Perec comme « *ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel*² ». Souvent la fiction met en scène le spectaculaire, l'insolite ou l'extraordinaire précisément au point que l'on oublie peu à peu l'ordinaire qui constitue pourtant la trame de fond de l'existence. Les séries ont le temps de montrer les deux, l'extraordinaire et l'ordinaire, et la répétition est la condition pour que derrière le détail on puisse déceler l'habitude. Greg House a beau être un médecin génial, confronté à des cas proprement extraordinaires, il quitte toujours l'hôpital seul, il joue souvent du piano la nuit : l'armure épaisse d'ironie laisse apparaître quelques fragilités, et la description du personnage s'affine en le présentant aussi avec ses habitudes. La répétition de la série rend donc possible la mise en scène de ces « *choses communes* » qui parlent enfin de « *ce que nous sommes* », comme l'explique Perec.

Ainsi la forme sérielle rend possible la représentation d'un réel qui, la plupart du temps, nous échappe. Du coup le grand divertissement que

1. Cavell S., *Le cinéma nous rend-il meilleurs ?*, Bayard Culture, 2010.

2. Perec G., « *Approches de quoi* », in *L'Infra-ordinaire*, Le Seuil, 1989.

procurent les séries n'est pas réductible à une évasion superficielle vers des univers imaginaires, mais constitue plutôt le moyen de nous mettre « face à face avec la réalité même », comme l'écrivait le philosophe Bergson à propos des œuvres d'art¹. Parce qu'elles sont elles-mêmes des récits continus et parce qu'elles accompagnent le spectateur dans le quotidien de son existence, les séries que l'on prend le temps de suivre s'intègrent peu à peu à l'ordinaire de l'existence, pour, le révéler et le réenchanter simultanément.

Écrire la suite. Reprendre l'idée de départ, répéter des codes, des situations, des répliques, en introduisant cependant ce qu'il faut de différence et de nouveauté pour continuer d'aiguillonner l'intérêt. Creuser les lignes déjà dessinées, mais ne pas tout révéler d'un coup au risque d'éteindre le récit. Faire en sorte, enfin, que la suite jette une nouvelle lumière sur ce qui précède et fasse considérer les choses encore autrement.

Telles sont les contraintes qui s'imposent à tout créateur de série lorsqu'il se lance dans l'écriture d'une 2^e saison. Telles sont aussi les attentes des spectateurs quand ils découvrent la 2^e saison de leur série favorite. Tout est là : la réussite de la continuité d'une série se joue dans la conciliation de l'exigence de répétition et de celle d'innovation. Puisqu'il s'agit ici de proposer une 2^e saison, il faut donc tenter de satisfaire ces deux exigences.

Sans surprise, on retrouvera donc, dans les chapitres qui suivent, la même intention que dans la 1^{re} saison de *Philosophie en séries* : philosopher autrement en regardant la télévision autrement. Prendre le temps de laisser infuser le questionnement philosophique dans ce que la télévision, depuis une vingtaine d'années, produit de meilleur : les séries. Continuer de montrer ainsi que ces séries, par la forme de leur récit, par les intrigues

1. Bergson H., *Le Rire*, chap. 3, PUF-Éditions du centenaire, p. 462.

qu'elles nouent et dénouent, par les thèmes qu'elles abordent, aussi bien que par la complexité de leur personnage, mettent en scène les grandes questions de l'existence : celles que la philosophie ne cesse pas de vouloir réfléchir pour rendre les hommes capables de conduire leur vie en telle sorte qu'elle n'ait pas de pouvoir sur eux, comme le voulait Descartes¹.

En guise d'innovation, les chapitres qui suivent proposent l'analyse de 12 séries parmi lesquelles certaines séries françaises. Après avoir longtemps été critiquées pour leur manque d'audace et de complexité narrative, les productions françaises rattrapent leur retard sur leurs cousines américaines. Si les choses ont changé, c'est que les chaînes françaises ont enfin compris que face à la concurrence d'autres écrans, leur survie passait par une politique de création originale et qu'il fallait donc se donner des moyens de production plus ambitieux. Heureuse coïncidence de la contrainte économique et de l'exigence de création !

Les questions philosophiques abordées dans les chapitres ne font plus directement référence au programme de philosophie de la classe de Terminale. L'approche est plus libre mais l'exigence reste toujours de stimuler le jugement critique et de conduire à la lecture de textes plus ou moins classiques.

Bien que le goût personnel intervienne toujours, les critères du choix des séries présentées ici restent globalement les mêmes que pour la 1^{re} saison de *Philosophie en séries* :

1. La plupart des séries retenues pour cette 2^e saison sont en cours de diffusion en France ou bien disponibles en DVD. Elles sont donc facilement accessibles même si certaines sont moins connues que ne l'étaient celles de la 1^{re} saison.

2. Les séries retenues bénéficient d'une reconnaissance commune des critiques spécialistes de la télévision et du grand public.

1. « J'ai tâché de conduire ma vie en telle sorte qu'elle n'eut aucun pouvoir sur moi » Descartes, Lettre à Chanut, 31 mars 1649.

3. Elles s'inscrivent toujours dans le même système de production : celui dans lequel l'auteur/le créateur est au centre de la création de l'œuvre, assurant ainsi une cohérence narrative et esthétique.

4. Ce sont enfin des séries récentes, toutes produites dans les dix dernières années.

Pour certains chapitres et dans un souci de cohérence, l'analyse se concentre uniquement sur la 1^{re} saison, voire sur les premiers épisodes de la 1^{re} saison. Alors certes on s'empêche ainsi d'analyser les évolutions et les complexités qui naissent de la continuité vers une 2^e, 3^e ou 4^e saison. Mais d'une part les chapitres proposés sur chaque série ne prétendent pas à l'exhaustivité de l'analyse et d'autre part il est en fait difficile de définir avec précision à partir de quand le travail critique peut-il intervenir à propos des séries : à partir d'un épisode ? d'une demi-saison ? d'une saison entière ? ou faut-il même attendre que la série soit terminée pour pouvoir en parler ? En l'absence de règle claire et peut-être devant l'impossibilité d'en édicter une, puisque les séries sont très différentes entre elles, on continue donc à privilégier l'analyse de la 1^{re} saison.

Note sur les citations extraites des séries : dans la mesure du possible nous citons les séries en anglais et nous donnons la traduction du sous-titrage français. Chaque citation est suivie de deux chiffres (par exemple 1x3), le premier renvoie au numéro de la saison et le second au numéro de l'épisode.

Comment gouverner des hommes bêtes ?



✓ La bêtise, le pouvoir et le rire

*« Si Joseph d'Armathie n'a pas été trop con,
vous pouvez être sûr que le Graal, c'est un bocal à anchois »*

Perceval (I×32)

« Les gars du coin, franchement, ce n'est pas vraiment des flèches »

Père Blaise (VI×7)

« On en a gros ! »

Ce qu'il y a de bien avec les mythes, c'est que chaque époque peut les interpréter à sa manière. Sans aucun complexe et avec un grand talent, Alexandre Astier s'empare de la légende du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde pour créer *Kaamelott*, une série d'aventures, parodique et décalée, faisant la part belle au rire à travers des dialogues et des situations irrésistibles. Si les thèmes et les motifs traditionnels de la légende arthurienne sont bien présents (Excalibur, Merlin, la quête du Graal...), si presque tous les personnages sont bien attestés, la série est surtout l'occasion d'une mise en scène de la difficulté d'exercer une autorité royale et de fédérer des hommes autour d'un projet commun.

Autorité, projet collectif, est-ce à dire que derrière les situations comiques, l'enjeu de *Kaamelott* est d'abord un enjeu politique ? De fait, entre deux apparitions de la Dame du Lac, entre deux scènes de taverne,